

27

malaisé en pratique. Accepterions nous certaines vexations, même indispensables, certaines abnégations, même utiles ? Question de latitude et de degrés centigrades.

Il est malséant (et surtout vain) de critiquer des institutions nationales : mais l'enseignement lui-même, objet en Russie de soins si attentifs, correspond-t-il vraiment aux conceptions modernes ? Luc Durtain en démontre le mécanisme avec beaucoup de netteté. Si dans nos pays, on berce plus que de raison l'enfance et la jeunesse avec le souvenir glorieux et sonore des conquérants illustres, on l'exalte en Russie avec des idées simplistes et trop naïvement révolutionnaires. Car la Révolution ce n'est certainement pas cette religion d'Etat, cette religion officielle, ces principes indiscutés qu'on enseigne là-bas dans les écoles. Puis, plus tard, n'y a-t-il pas une déformation assez tragique des buts mêmes d'un enseignement quel qu'il soit en ne prétendant faire de toute une jeunesse qu'une grande et forte équipe de techniciens ? La Révolution, n'est-ce pas autre chose et cela ne fût-il pas autre chose ? Et une limitation, déjà si intolérable quand elle s'applique à des adultes, ne devient-elle pas odieuse chez des êtres trop jeunes pour en saisir le sens et pour protester ?

Est-il admissible que la censure fonctionne ? L'Europe, le monde entier en ont fait et en font encore usage, mais quel piètre argument ! La nécessité de l'hérésie, mot très opportunément rappelé par Luc Durtain, est une idée qui n'a pas encore cours en Russie.

Il y a... Il y a une foule d'autres institutions, d'autres principes, d'autres situations qu'on pourrait discuter, parfois condamner. Mais là n'a pas été la tâche de l'auteur. Au cours de sa minutieuse enquête, il n'a jamais oublié qu'il assistait à la naissance d'un monde : peut-on alors juger de semblables événements avec nos mentalités habituelles, avec nos communes mesures, avec nos comparaisons normales ? Luc Durtain a voulu comprendre, puis il nous a fait comprendre.

FRANCISCO AMUNATEGUI.

*La Revue nouvelle*

*Janvier 39*

ANDRÉ GIDE. — *Le Retour du Tchad.* (N. R. F.)

Pour beaucoup de jeunes gens (qui sont déjà presque des hommes, hélas !) André Gide est plus qu'un nom, plus qu'un écrivain, plus qu'une œuvre. C'est la concrétion d'anciennes tendances, l'expression d'élans juvéniles et d'aspirations soudain réveillées. Je dirais, si je ne craignais de dépouëtiser ma pensée : André Gide est pour nous un *symbole*.

Et si nous regrettons déjà notre adolescence, c'est que nous ne pourrions plus jamais, à vingt ans, lire pour la première fois *Les Nourritures Terrestres* et nous laisser emporter par cette parole d'affranchissement qui n'a retenti qu'une fois et dont le souvenir, parmi la vie abêtissante, craint chaque jour de périr misérablement...

Aussitôt débarqué sur la terre d'Afrique, mille impressions assaillent le voyageur et pour les traduire toutes il use de ce vaste registre qui fait de lui l'un des esprits les plus complets de ce temps. Tour à tour peintre, sociologue, musicien, géographe, naturaliste, botaniste, il voit tout, jouit de tout avec une exaltation et une ferveur grandissante, mais toujours disciplinée par son intelligence lucide. Et lorsqu'il emploie pour chaque « spécialité » le vocabulaire qui lui convient, à peine scientifique du reste et jamais pédant, qu'il s'agisse de la beauté d'un corps d'homme, de la forme d'un rivage, de la magnificence d'un arbre ou des couleurs d'un papillon, il parvient à une sorte de lyrisme sobre qui n'a de nom que poésie.

Il n'est pas possible de citer dans un si bref article, même par une simple référence, les admirables descriptions qui jalonnent ces deux volumes, ni tant de phrases émouvantes. Il faudrait une importante étude. Nous nous priverons de cette joie.

Le véritable but, cependant, de cette longue randonnée en Afrique (but ignoré au départ, mais qui devait apparaître rapidement), la récompense, serait-on plutôt tenté de dire, de tant de fatigues et de dangers, c'est la question des grandes Compagnies Concessionnaires. Problème aigu, douloureux, qui s'empare de l'auteur dès les premières étapes et qui dominera bientôt tout son ouvrage jusqu'à en devenir comme la seule raison d'être.

Le sort des indigènes d'Afrique Centrale, si durement exploités, n'a pas seulement ému André Gide au nom de ce sentiment si rigoureux qu'il a de l'équité, mais encore et surtout au nom de cette bonté, que Proust qualifiait d'*adorable*, et émane de tous ses écrits et de toute sa vie.

Que la position très nette prise par André Gide ait pu scandaliser ou même étonner une certaine partie de l'opinion publique (même si elle procède de gens qui ne connaissent pas André Gide, sa franchise, sa loyauté vétilleuse) — il y a là de quoi nous surprendre. Mais que les lourdes révélations qu'il accumule contre les Compagnies Concessionnaires aient pu laisser encore tant de gens indifférents — c'est ce qui peut nous surprendre plus encore.

Il était bon toutefois que cette voix impartiale se fit entendre. Les tenants des organismes qu'elle attaque sont puissants, le Parlement lui-même ne put qu'enregistrer platoniquement sa protestation (encore ne pouvait-il vraiment sans impudeur passer outre) ; mais quant à réclamer des coupables un retour sur eux-mêmes, du gouvernement une intervention, de l'opinion publique une réaction, ce serait chimère. Les dividendes, les préoccupations électorales, les pieds dans les pantoufles — voilà notre pain quotidien. A quelques milliers de kilomètres des peuples entiers crèvent de faim parce que des forbans ont libre jeu, mais qu'importe ! On tuerait bien le mandarin, par surcroît.

Non. Tout ne sera pas perdu si ce livre généreux peut convaincre cent consciences, ou même en affermir dix dans leur conviction. Il est seulement à craindre (si l'on peut dire) que ceux qui en admettront

Maintenant, il faut pour parler d'André Gide refréner son exaltation, faire œuvre de critique. Alors qu'il ne nous vient aux lèvres que des phrases d'apologie.

La publication de ces notes de route (avec leur préoccupation dominante sur quoi nous allons revenir) est dans la tradition (si l'on peut parler ainsi) de la pensée gidienne, qui est un renouvellement constant. C'est là l'une des qualités les plus remarquables d'André Gide, en prenant qualité dans son sens le plus involontaire. André Gide se renouvelle comme une plante reverdit, sans effort, par une tendance profonde de sa nature perpétuellement jeune, comme l'autre. Parvenu à un âge et à un degré de notoriété dont tant d'autres profitent pour exploiter la veine qui leur a valu le succès, après *Les Faux Monnayeurs*, le plus composé, le plus artiste des romans (avec tout ce que ces épithètes impliquent d'un peu artificiel) André Gide nous donne une œuvre pleine de fraîcheur et d'enthousiasme, non pas œuvre de début, mais œuvre unique.

Quand je dis que cette faculté de renouvellement est involontaire, certain passage de *Si le grain ne meurt...* semble me démentir. Gide y avoue qu'il lui plaît toujours de surprendre et même de décevoir et que, dès qu'il s'était acquis un « public », il lui importait de le mécontenter par une œuvre si différente qu'il n'y reconnût plus son auteur. Cette notation introspective n'a pas cependant une valeur certaine et il semble bien que Gide trouvait plutôt une satisfaction telle dans ses constantes renaissances qu'il pût les croire apprêtées ; et le plaisir était intimement lié à sa cause jusqu'à se confondre avec elle.

Le plus complet renouvellement. Et pourtant !... Je suis surpris que quelques-uns des admirateurs de Gide aient pu trouver ces carnets de route décevants. On y retrouve à chaque page l'auteur des *Nourritures*, des *Six Traités* et même parfois celui de *La Porte Etroite*.

Bien plus : dans ces notes hâtives (même cette hâte et cet avertissement : « Je laisse ces notes telles quelles... J'ai crains en m'efforçant de les récrire de leur faire perdre cet accent de sincérité qui, sans doute fait leur seul mérite », n'est-ce pas encore Gide ?) dans ces notes hâtives les perfections de l'œuvre gidienne nous apparaissent plus manifestes. Son style a non seulement le même éclat que dans ses ouvrages les plus achevés, mais encore une sorte de laisser-aller, de liberté familière et joyeuse. Gide trouve, pour décrire la forêt tropicale, les harmonies du *Voyage d'Urien* avec, en plus, une largeur et comme une gratuité dans l'expression auxquelles il n'avait jamais atteint.

On ne peut guère, dans un compte rendu comme celui-ci, séparer le *Voyage au Congo* du *Retour du Tchad*. Ce ne sont que deux parties d'un même livre, encore qu'il soit peut-être aisé de sentir dans le second volume, après quelques mois de séjour au Congo, un détachement plus grand des habitudes européennes et partant un ton d'ingénuité plus pure. Cette sorte de déception qui ouvre les premières pages du *Voyage* (alors que l'auteur confronte encore son rêve avec les premiers apports d'une réalité nécessairement moins belle qui se substitue à lui) a disparu depuis longtemps.

les conclusions ne s'arrêtent pas à mi-chemin, comme semble faire l'auteur, et ne se bornent pas à penser que les Compagnies Concessionnaires sont la plaie des Colonies. Ils iront plus loin : la plaie des colonies, c'est le colon ; le grand crime n'est pas la concession, mais la conquête. Car il n'y a pas moyen de trouver une réponse valable, humainement valable, à cette question : *Que sommes-nous allés faire là-bas ?*

RAOUL CELLY.